

Moi, Constantin, 181 ans

Séduit par la beauté et l'énergie du lieu, Louis Lecrop planta cinquante-cinq jeunes oliviers dans sa propriété. J'arrivai le même jour. L'oliveraie intrigua tout de suite son entourage. Proches, voisins, gens de passage se demandèrent bien pourquoi elle apparaissait là, dans un triangle, au milieu des chênes, lavandes et conifères. Sa femme, ses enfants et son jardinier semblaient être les seuls initiés à cette étrange plantation. Je l'avais entendu transmettre des consignes précises à son jardinier : « Je veux que tout soit installé au millimètre près. Vous plantez la variété des *leccinos* en bordure de ce mur qui fait cinquante mètres ; entre eux, les *arbequines*, sur quarante mètres ; et les *picuals* ici, sur trente mètres. Vous espacez de trois mètres tout ce beau monde !

— Entendu !

— Les traverses de bois délimiteront les trois zones d'oliviers et convergeront vers ce point central.

— D'accord ! »

Je devinai un questionnement sur le visage du jardinier : pourquoi faire tant de "chichis", au regard du résultat attendu : trois olives à récolter ? J'avais compris le lien très fort qu'entretenait Louis avec les oliviers, la géométrie et les lieux. Il avait d'ailleurs confié son intime conviction à son épouse. Il fallait cette oliveraie ici et maintenant ! Dans un espace triangulaire ! L'oliveraie était composée de trois variétés. Avec le point central géométrique marqué par la jonction des traverses, elle formait très distinctement une pyramide à trois faces. Mais qui donc pouvait voir cette

pyramide ? Louis laissa cette question en suspens. Mais il était satisfait parce qu’il menait son projet à bien.

J’en comprenais peu à peu le sens caché. Étant donné qu’une connexion s’établissait entre nous deux, j’allais pouvoir échanger avec Louis.

Et vous, cher lecteur, vous vous demandez sans doute qui écrit cette histoire ? C’est moi, Constantin ! Oui, c’est bien moi ! Cela fait deux ans que je suis planté dans la propriété de Louis Lecrop, au village du Poët-Laval. J’ai 181 ans !

En cette soirée singulière, le vent souffle fort. Habituellement, l’olivier aime le vent. Mais il n’appécie pas que l’élément souffle agressivement sa rébellion, au point de lui arracher une branche. Ce soir, cependant, le vent va être rebelle par nécessité... Il souffle de plus en plus. Pour Louis comme pour moi, le moment est venu.

Bien ! Tout d’abord, laissez-moi vous raconter un peu ma vie. Comme tous mes congénères en mission, j’opère exclusivement par le fait d’une pleine conscience.

Les êtres humains, ah ! Il est préférable de ne pas s’adresser à eux directement. La première règle, c’est de leur laisser croire que tout vient d’eux. Toujours ! À l’exception de ces personnes qui, réceptives et sensibles, comprennent notre mission. Mais je dois vous livrer quelques secrets, pour vous aider à comprendre ce qui motive mon récit. Je n’ai pas rejoint ce lieu par hasard. En fait, rien n’est un hasard.

Lecteur, comprenez bien : cela fait trois mille cinq cents ans que nous vivons à proximité des hommes. L’une de nos missions est de vous protéger de vous-mêmes. Eh oui ! Paix et sagesse sont notre sève. Vous en bénéficiez, ce n’est pas un mythe ! L’inspiration vient de la Nature. En fait, tout

concourt à l’harmonie. Contrôler les instincts humains et prohiber la violence assurent le progrès et la paix. Nous assistons votre élévation spirituelle.

Contemporains des pyramides, nous avons été introduits il y a très longtemps comme producteurs d’olives en Égypte. Le grand prêtre d’Osiris déclara un jour à Pharaon qu’un arbre magique serait secrètement soumis à la sagacité des hommes. Le soir même, Pharaon entendit un bruit étrange. Une nuée de libellules vert-gris tourbillonna autour de lui et libéra un rameau d’oliviers. Il le récupéra pour le planter. Le lendemain, cinquante-cinq oliviers, de trois espèces distinctes, étaient sortis de terre. De la nuit aussi... Un peu comme dans la propriété de Louis Lecrop, d’où je vous écris cette histoire. Ces arbres étaient disposés selon une forme triangulaire. Vue en plongée, l’oliveraie montrait d’ailleurs bien une structure pyramidale. Les oliviers magiques entraient donc dans la vie des hommes. Ils voyageaient plutôt incognito et leur offraient la culture de l’olive.

Nous sommes en accord avec le vent, les rayons du soleil, la pluie et toutes les autres manifestations de la nature. Le temps a gravé des formes symboliques sur notre écorce. Ce lien est bien nécessaire pour remplir notre mission. Nous agissons directement dans l’inconscient de notre « observateur ». Nous mettons en résonance une multitude de points sensibles dans l’être intérieur. De façon imprévisible, la personne réceptrice, homme ou femme, bénéficiera subrepticement selon sa nature et son vécu d’un message. Le symbole présenté se dérobe alors à sa raison. Il touche l’être essentiel et se manifeste à l’âme. Il agit dans l’intimité de la conscience en lui inspirant les actions qu’il

devra engager pour son bien, puis au service des autres. Sa perception du monde en sera peut-être modifiée. Nous sommes magiques, mais sans être compliqués !

Durant l’Antiquité, la Méditerranée permettait l’échange commercial et culturel entre les peuples de la région. Il fut donc nécessaire que nous nous y installions.

Je ne vous raconterai pas toutes nos péripéties missionnaires durant cinq mille ans. Il nous faudrait des années et des tonnes de papier. Les arbres en deviendraient victimes ! Toutefois, vous devez savoir que chaque olivier, originellement issu d’un grand prêtre d’Osiris, reçut une mission : se mettre en contact avec des personnes faisant preuve de grande sagesse. L’arbre ne saisit pas immédiatement ce devoir de transmission. Mais il évolua au cours de son existence. Certains symboles seraient tracés inextricablement sur l’écorce. Magiques, très certainement ! Mais arbres, nous resterions !

Moi, je ne le savais pas encore... On me désigna pour guider un jeune garçon de la Drôme. Ma sagesse devait en effet lui inspirer un choix de vie susceptible de porter beaucoup de fruits parmi ses semblables. J’aurais ainsi la capacité de mener subtilement le peuple français dans le sillon d’un jeune homme.

« Mais qu’est-ce que vous faites ? Laissez-moi tranquille ! Mais laissez-moi... Aïe ! Non, pas les pelles, non... mais... »
Je perdis connaissance...

Il faisait très froid ce jour-là. Ce 18 février 1846. Une heure plus tôt, la calèche avait longé le vieux village drômois de La Laupie. Il était encore en ruine, plus sinistre que la chapelle abandonnée qui le jouxtait. J’avais 8 ans. Je souffrais énormément d’une fracture infligée au

pied. J'avais très mal aussi à une branche charpentière, partiellement arrachée. Le temps était vraiment maussade. J'avais peur. Je pleurais. J'étais comme un vulgaire frêne foudroyé qui venait d'être projeté au sol, bientôt converti en bois de chauffage. Tel était mon sort.

L'horrible calèche mortuaire me secoua violemment. Le paysan drômois, accroché aux rênes de son cheval, peinait à tenir Morphée à l'écart de la situation. Chemin faisant, il fit sursauter son apprenti, ballotté lui aussi entre attention et endormissement.

« Eh Frigolin, c'est quand même pas ben clair ces piastra ! Offrir un arbre pour l'anniversaire du pitchoune ! T'en penses quoi, toi, l'arsouille ?

— J'pense que ça fait ben not' affaire, ces gens lô, y sont un peu foutraques ! Ils appellent ça des, comment déjà ? Des saint-bôles ?

— Ah bon ? Des saint-bôles ?

— Ouais, et l'olivier, y disent tous que c'est un saint-bôle de paix, voilà. Pour ça qu'ce l'cadeau du pillou.

— Un truc de paix, le simplatou ? Un arbre ? Ben dis donc ! La seule paix que je vois mô, avec un arbre, c'est quand il est ben sec, ben découpé et qu'y me récôffe ben les pieds, avec mon verre de gnole ! Hahaha... La Drôme, en novembre, ça te niaquerait de froid, sur place. Un chapardeur de truffes ! Le bois, olivier ou pas, ça réchauffe, nom d'un couflon !

— Ça y est, v'la Marsanne. Et c'te maison, c't'est Loubet ! On peut déposer c'te arbre et le planter ! Avant la radée qui se pointe dans c'ciel ! »

À l'arrivée de la calèche, le portail était déjà ouvert. Un petit garçon nous y attendait. Impressionné, intrigué même, il suivait du regard notre entrée dans la cour. Je le vis à l'envers. Mon branchage, dense, débordait du véhicule. Je ressentis déjà le cœur généreux de ce petit ange en pantalon de velours, tellement heureux de voir un nouvel

ami arriver chez lui.

Ses parents considéraient qu’il avait atteint l’âge de raison. Au cours d’une discussion, ils lui firent comprendre qu’à 8 ans, on était capable de réfléchir à des valeurs importantes, comme l’amour, la paix, la justice, la misère, la pauvreté, le partage, le sens et le service des autres. Chez les Loubet, c’était la tradition. Le petit Émile apprit ainsi qu’un petit arbre, du même âge que lui, était sur le point d’arriver à la maison. Il devrait s’en occuper, comme une personne. Il en serait responsable. S’il en prenait bien soin, l’arbre deviendrait heureux, robuste et magnifique. Tout dépendait de lui.

Il sourit en voyant mon feuillage. Il me dévisagea presque. Ma position, très inconfortable, l’inquiéta. Mon pied, en l’air, était fracturé ; mon feuillage, coincé dans une roue... Quelle horreur !

Le paysan le questionna avec douceur :

« Alors Émile ? Ça va ti pillou ? Va vite chercher tes parents ! C’est la clique qu’arrive ! »

Le papa d’Émile était cultivateur et maire de Marsanne. Sa maman était professeure de philosophie au lycée valentinois Ernest Théophile.

« Émile, as-tu choisi un endroit dans le jardin, où installer ton ami ? Où veux-tu que ces messieurs le plantent ? De quel nom veux-tu le baptiser ?

— Je ne sais pas, maman.

— Ton ami, tu préfères le voir au moment de te coucher ou au réveil ?

Son père l’aida dans sa réflexion.

— Il te répondra peut-être, si tes mains touchent ses feuilles... »

Émile s’approcha de moi. Sa main s’enfonça très délicatement dans l’épaisseur de mon branchage. J’eus l’impression qu’elle dansait. Il serra une branche comme

il eût serré la main à un ami. Son geste fut d'une indicible pureté. Instantanément, une onde de bienveillance circula entre nous. Émile la ressentit sans pouvoir l'exprimer. Un rayon de soleil transperça le ciel gris. Une multitude de teintes vert-gris éclaira mon feuillage. Deux nuances qui forcèrent l'émerveillement du garçon. Une face était de couleur vert clair, l'autre, d'un vert plus foncé.

« Que ces couleurs sont belles, papa ! On dirait qu'il y a deux arbres ! Celui qui est en dessous et celui qui est au-dessus !

— C'est ça, fiston ! À qui sait observer, l'olivier offre toujours une belle palette de couleurs. Regarde sa feuille de vie. Un côté reçoit l'énergie du soleil et montre une couleur plus foncée, pour bien absorber cette lumière. L'autre côté est plus clair, plus « intérieur », bien que tourné vers la terre. En revanche, lorsque le vent s'en mêle... La surface plus claire se charge de transmettre la lumière à l'arbre. Cette lumière est énergie et paix. Elle profite à l'arbre, et peut-être aussi à ceux qui en prennent soin ?

— Moi, je veux qu'il soit heureux ce petit arbre ! Alors, je veux le voir à mon réveil ! Et le soir, quand je vais au lit !

— Alors pourquoi ne pas le planter en face de ta chambre, près de ta fenêtre ? Tu le regarderais vivre. Tu aurais rendez-vous avec lui tous les jours ! De temps en temps, tu pourrais tenir ses feuilles dans les mains, pour maintenir le contact avec lui.

— Oui bonne idée, papa !

— Et pour le prénom ?

— Alors là, c'est plus compliqué ! »

Sa maman posa la question :

« Quel est ton rêve ?

— Que nous restions amis toute notre vie, et qu'il reste avec moi quand je serai grand.

— Alors votre amitié doit durer, sans nuage et pour toute

la vie ?

— Oui, maman, ce serait bien !

— Tu crois que Constance... Constant... »

Madame Loubet n'eut pas le temps de terminer sa proposition. Son mari trancha :

« Bienvenue chez nous, Constantin l'olivier ! »

Le cri collégial d'enthousiasme fit sursauter le paysan et son apprenti.

« Allez messieurs ! On plante Constantin ! »

L'ordre donné aux deux campagnards devait enfin accélérer l'accomplissement de ma mise en terre !

Une demi-heure plus tard, je retrouvai mes racines et ma position verticale. Mes branches allèrent toucher un volet de la chambre d'Émile. Le garçon lança énergiquement et généreusement l'eau d'un seau pour m'arroser.

« C'est bon Émile ! Tu vas me noyer... de bonheur ! »

Ses parents l'avaient compris : leur fils allait prendre conscience de sa responsabilité à mon égard et cela le transformerait. J'avais besoin de lui. Je savais que je deviendrais son protecteur d'âme, et que j'avais un message à lui délivrer au fil des décennies. Sa pureté de cœur et notre rencontre ce jour-là confirmèrent ma mission. Les couleurs duales de mon feuillage avaient ouvert l'esprit de son père. Au bon moment ! Dès lors, tout pouvait se mettre en place.

Les années passèrent. Émile vécut jusqu'à un âge avancé. Vieux monsieur, il dut assumer une grande responsabilité politique. Il m'arrivait de voir Émile dans la cour, une ou deux fois l'an, pas davantage. Notre amitié était tellement forte et sincère que le lien ne fut jamais rompu. Son père se posait souvent la question : « Est-ce qu'Émile vient voir ses

vieux parents, ou plutôt Constantin, quand il est de passage à Marsanne ? »

Émile Loubet vécut donc toute sa vie comme un engagement politique à part entière. À l'âge de 60 ans, il veilla sur sa mère, seule à la maison. Il passait plus souvent. Son père était décédé depuis plus de dix ans.

Je me souviens de cet après-midi de 1899. Devant la maison, on entendit un bruit terrible. Je fus très inquiet. Un convoi de voitures officielles venait de s'arrêter devant les grandes portes de la ferme. Je faillis éternuer et perdre toutes mes feuilles, à l'assaut des fumées noires et gaz d'échappements. Mais heureusement, je suis un olivier ! Mes feuilles résistent farouchement aux intempéries et aux pollutions ! Il était 14 heures quand Emile entra dans la cour. Il me regarda longuement, comme lorsqu'il était tout petit.

« Qu'est-ce qui se passe Émile ? », bruissai-je.

Il s'approcha de moi et mit la main dans mon feuillage. Un homme à la démarche peu assurée vint à sa rencontre et balbutia :

« Monsieur le député, nous devons partir maintenant. Les menaces d'attentat sont sérieuses. Ne restons pas dehors. »

Émile me regardait toujours.

« Constantin, mon Constantin ! J'ai pensé à toi si souvent lorsque je devais prendre une décision importante. »

Ému, je redressai imperceptiblement mon feuillage. La lumière chaude le rosit légèrement à cet instant de la journée. Et avec encore plus d'intensité au moment où Emile prononça ses paroles du cœur. Que voulez-vous que je réponde ? Mais pour la première fois, Émile venait de

s’adresser à moi, comme à son guide. Un épisode de sa vie, un moment fort ou une intuition lui avaient-ils permis de comprendre notre lien ? Je m’en inquiétai. Je réalisai à la fois toute la pureté de son regard et la question essentielle qui le préoccupait.

« Monsieur le député, les gendarmes se sont déployés à l’entrée de Marsanne.

— Théophile, je suis sur le point de prendre la décision la plus importante de ma vie.

— Oui, Monsieur le député.

— Alors, si quelqu’un doit attenter à ma vie, la réponse me sera bientôt donnée... Laissez-moi seul maintenant, et veuillez refermer les portes derrière vous. À tout à l’heure. »

La maman d’Émile se reposait paisiblement dans la maison. Nous nous retrouvâmes seuls dans la cour, l’un en face de l’autre.

Il me regarda tendrement durant une heure. Je n’osai plus bouger une seule branche. Les insectes qui occupaient les étages de mon branchage m’interrogèrent :

« Devons-nous redescendre de tes branches, Constantin ? Que se passe-t-il ?

— N’en faites rien ! Ne bougez pas ! Émile se trouve dans une réflexion profonde. Alors, pas un bruit ! Pas un bruissement d’ailes ! Laissez-le ressentir les choses calmement. Pas de bruit ! »

Émile vint tout près de moi. Il parla à voix basse.

« Dois-je accepter la présidence de la République française ? Accepter en mon âme et conscience la fonction, en cette période de troubles et de tensions ? Est-ce utile pour la paix en France ? Suis-je celui qui répond à l’attente des Français ? Dreyfus, les religions, le spectre de la guerre... Suis-je la personne apte à aider les autres et qui contribuera le mieux à la paix civile dans notre pays ? »

Je voyais Émile inspecter mes branches charpentières. Je sais, elles sont charnues. Pour un adolescent de 60 ans, je me portais bien. On grandissait bien dans la Drôme. La terre y était bonne. Il prit contact avec toutes mes charpentières. Puis il recula. En se déplaçant, il fit un arc de cercle devant moi.

« Mais que fais-tu Émile ? Je ne comprends pas. »

Il leva sa canne à la verticale et vint la poser contre mon ventre. Pardon, contre mon tronc. Il l’ajusta.

Je l’entendis articuler : « Je vais fixer l’équerre. »

Il s’isola quelques minutes à l’intérieur de la maison. Il en revint avec deux pics en bois, d’une trentaine de centimètres chacun.

« Voilà mon compas. »

« Émile, tu vas me faire du mal avec tes outils. Tu sais que les outils humains me font peur. »

Émile ne m’entendit pas, bien sûr. Mais sa réponse fut dans ses gestes, doux et rassurants.

Nous partageâmes seuls l’intimité de cet instant. Je fus heureux comme un olivier « magique » pouvait l’être, juste avant d’accomplir sa mission.

« Mon Émile, je savais bien qu’un jour, je répondrai à la question la plus importante de ta vie.

– Voilà, Constantin, le centre est ici. Alors, qu’y a-t-il sur le tronc, à cet endroit ?

– Mais je ne sais pas Émile. Je ne me regarde pas le nombril tous les jours. »

Émile observa minutieusement le point qu’il venait de définir sur mon tronc, après avoir posé tous ses outils. Les yeux remplis de larmes, il me dit :

« Constantin, tu me donnes la réponse. Constantin, ton bois a-t-il vieilli ces soixante dernières années dans l’unique but d’aider ma décision ? On dirait que... oui ! Merci Constantin ! »

Émile me serra dans ses bras. Il donna l'ordre d'ouvrir les portes de la cour. Puis il entra dans la maison. Deux hommes vinrent s'entretenir avec lui. À leur retour, j'entendis leur échange :

« Mais qui est ce Constantin dont parlait Loubet ?

— Je ne sais pas, mais on a des choses à faire !

— Oui, l'annonce de sa candidature au Congrès doit être faite demain avant midi ! »

Je venais d'accomplir ma mission sans que je n'en saisisse réellement toutes les subtilités. Ne pas comprendre, quelle chance ! Nous ne sommes que des oliviers. Tant mieux ! Émile repartit le lendemain à Paris. Il fut élu président de la République, par le Congrès réuni à Versailles le 18 février 1899. Cinquante-trois ans exactement après notre rencontre chez lui, à Marsanne. Mais qu'avait donc vu Émile sur mon tronc pour que sa décision fût aussi immédiate et déterminée, sans le moindre doute ?

Les années passèrent. Un matin de 1906, mon Émile s'approcha lentement de moi. Tous ses mandats avaient pris fin.

« Constantin... demain je reste et après-demain aussi ; et tous les autres jours. Nous allons prendre ensemble un temps de repos, pour nous remettre de tout ce bon travail accompli depuis plus de six ans. »

Le lendemain, il revint, accompagné par trois hommes, robustes et équipés de pelles...

« Ils me font peur ceux-là... Oh la la ! Émile... ? »

« M'sieur, on le mettra où au château, cet olivier ? Parce qu'à la Bégude, on n'en a jamais planté, des oliviers. On ne sait pas faire ça.

— Dans la cour, près de la fenêtre de ma chambre, en bas. Vous verrez, il y a un banc en pierre, comme celui-ci. »

Quelques heures plus tard, je fus replanté, à l'endroit

même où Émile avait décidé de prendre sa retraite : au château de la Bégude, à quelques kilomètres de Marsanne. Et cette fois-ci les choses avaient été faites avec un peu plus de délicatesse et aucune de mes branches n’avait été arrachée. On m’arrosa. On me tailla. Je me sentais frais comme un roseau de rivière. À la bonne heure ! Merci messieurs !

J’étais heureux avec mon Émile. Il est vrai que le jeune homme était devenu un vieux monsieur qui écrivait toute la journée. Mais que pouvait-il bien écrire, Émile ? En paix, il écoutait la nature, me regardait et refermait sa reliure de cuir le soir, avec toutes ses feuilles... de papier, noircies par les lignes. Que demander de plus, pour un olivier qui aime l’être humain ?

Je retrouvais Émile, rien que pour moi, au cours de cette courte tranche de vie qui a duré vingt ans. Je le voyais fatigué, mais tellement heureux !

Émile décéda en décembre 1929. Quelques jours plus tôt, il avait déposé une boîte en bois, bien fermée, au creux de mon tronc. Ce jour-là, je me serais bien arraché du sol pour partir avec lui. J’avais compris que c’était mon dernier rendez-vous avec Émile. Les larmes d’un vieux monsieur entremêlées de mots d’amour, et la sagesse que rappellent ses sourcils blancs, ne peuvent laisser aucun olivier indifférent. L’arbre que je suis porte aussi les traces indélébiles de ma tristesse, gravées sur l’écorce. Les quatre-vingt-dix années qui suivirent, Émile me manqua simplement, terriblement. Je pense que j’étais en dépression sur le plan végétal. Je ne produisais plus aucune olive. Mes fleurs étaient incolores, sans parfum, dépourvues de gaité. Cela signifiait-il que plus aucun être

humain ne me serrerait dans ses bras? Je me résignai à vieillir dans le parc du château de la Bégude.

Bien sûr, pendant tout le XX^e siècle, de nombreux soldats vinrent là pour écrire des lettres à leurs fiancées. Leurs mots tendres enveloppent encore ce banc en pierre, à côté de moi. Des familles aussi passèrent des journées entières à mon pied pour prendre des photographies. Et les touristes! Ah, mon Dieu, les touristes! Combien tirèrent mes branches et m’arrachèrent les feuilles! Si ça leur faisait plaisir, alors ce n’était pas bien grave!

Mais aurais-je jamais un autre être humain à protéger, à aider, à aimer? Un matin, je fus l’objet d’une âpre discussion qui se déroulait devant moi. « Bon, c’est lui qu’il faut déraciner. »

« Eh oh! Je ne suis pas mort, que je sache. Je ne donne pas d’olives, c’est tout! Mon tronc est sec, mais c’est normal. Je n’ai pas besoin de grand-chose. Laissez-moi s’il vous plaît! Et je ne veux pas être déraciné d’ici... C’est la Terre de mon Émile. Plutôt mourir! »

« Oui, mais si on le déracine, on le met où? »

— Ben le chef nous a dit qu’il faut le déplacer. Ils vont refaire la cour du château pour y installer un musée Loubet. Alors, comme d’habitude, faut du parking! »

Je fus en panique. Mes feuilles blanchirent à vue d’œil. Mes insectes s’envolèrent dans toutes les directions. Mes fleurs et mes racines, auraient voulu décamper elles aussi!

« Mais il va où alors? »

— À côté, au Poët-Laval!

— Ah bon?

— Oui, il y a un gars qui vient du Nord, et qui est en train de planter une oliveraie.

— Les gens disent qu’il veut faire concurrence à Nyons.

— Non mais, sérieux?

— À mon avis, les gens, comme d’habitude, parlent plus

qu'ils ne savent.

— Oui, ce gars a planté une oliveraie de cinquante sujets. Il souhaitait installer un vieil olivier au milieu du groupe. C'est le patron qui me l'a dit.

— Oui, ça a du sens.

— Et le patron, il n'a pas raté l'occasion de lui vendre celui-là !

— Ben oui, l'olivier, c'est un produit de grande consommation aujourd'hui.

— T'y crois ? Et s'il nous écoutait ? Fais gaffe... C'est du vivant quand même, moi je trouve qu'on devrait pas prendre les oliviers comme des simples produits, juste bons à vendre ou à acheter.

— Bon, t'occupe ! On a une commande. Alors, on déplace cette vieille croûte, on va la planter avec les autres oliviers au Poët, et on rentre. »

« Merci pour la « vieille croûte », ça fait toujours plaisir. »

J'avais pris un peu de poids, depuis cent soixante-quinze ans. Je pesais huit cent cinquante kilos et mon tronc faisait un mètre de circonférence. Ou de taille, du point de vue des hommes. Je ne faisais pas beaucoup d'exercice, alors, forcément...

Cela ne les a pas empêchés de me déraciner avec leur grue et de m'allonger dans leur camion.

« Eh, les gars, je ne suis pas un prunier. Tout doux ! »

Le trajet fut plus rapide qu'il y a cent soixante-quinze ans. Souvenez-vous, quand on m'emmena en calèche, chez les Loubet à Marsanne... À l'aide d'une petite tractopelle, on me replanta chez Louis, au Poët-Laval. On me retaila et recoiffa dans la journée. Je vis pour la première fois mon nouveau propriétaire.

Je compris immédiatement que Louis n'avait pas planté ses cinquante-cinq oliviers par hasard. Je les saluai dès

mon arrivée. Ils me répondirent avec un immense respect. J’appréciai beaucoup.

Voilà! Revenons au jour présent! Il est 22 heures et j’entends les pas de Louis qui s’approche. Oui, c’est certain, il arrive! Louis, quand il arrive, on l’entend! Le chien, les rires, le petit rhum du soir, la musique, les grandes digressions philosophiques... Sacré Louis! Son banc en pierre est devant moi. Tout comme Émile, il s’y installe. Il me regarde. Il réfléchit. Cela me rappelle de bons souvenirs.

Mais cette soirée va marquer un nouveau tournant dans son existence et la mienne. Je vais peut-être être “renvoyé” en mission. Le vent souffle de plus en plus fort. Son degré de force enregistré ce soir-là est plutôt rare au Poët-Laval. Une de mes robustes charpentières est très malmenée par le vent.

C’est presque la tempête du siècle, comme celle qui balayait le Nil en Égypte, au temps de nos ancêtres. J’ai peur. Louis doit rentrer. Il ne peut plus rester dehors. Le chien le supplie. Tout à coup, *craaatch!* Une branche vient de céder. Aïe! Aïe! Aïe!

Une boîte tombe de mes entrailles.

« Émile, ta boîte! Je te demande pardon! Ce n’est pas moi, c’est le vent qui est responsable. Le vent, cesse ta violence! Et toi, Louis, rentre s’il te plaît! Ça devient dangereux. »

Un deuxième coup de vent chahute la boîte avec la même brutalité. Sur le chemin qui le mène à la maison, Louis voit l’objet exploser à ses pieds, et libérer un petit papier. Dans le tourbillon des feuilles qui virevoltent, il en récolte une en plein visage. Son épouse regarde la scène de loin. L’épisode rend le couple hilare. Le chien semble même aboyer de joie!

Sur le papier trempé que Louis a saisi, il lit :

« Cette histoire était la mienne et celle de Constantin. Cet olivier sera aussi le meilleur de toi-même. Aime-le! Il répondra peut-être un jour à la question de ta vie. Tu seras le seul à pouvoir le comprendre. »

Émile Loubet – 29 juin 1925 – La Bégude-de-Mazenc.

« Louis, écoute-moi! Louis! Même s’il y a du vent, écoute-moi! En ton for intérieur! L’olivier ne meurt jamais sans héritier. Je crois que nous allons faire un bout de chemin ensemble, mon Louis... »

Et vous, cher lecteur? Ne regardez plus un olivier sans lui parler! Celui qui vous est destiné apparaîtra bientôt sur votre chemin, pour accomplir sa mission : vous! Et donc, au bon moment, il apportera la réponse... à la grande question de votre vie!

Constantin, Le Poët-Laval
Année 2019
181 ans.